La Chanson de Rousseau

Voici l'histoire de *La Chanson de Rousseau* où l'on voit que poésie et dérision étaient le quotidien des artistes montmartrois. Je vous parle d'une époque où le caricaturiste pouvait être acteur de théâtre et de cinématographe (Fernand Billard), le cabaretier pouvait être poète (Eugène Rousseau), le chansonnier pouvait devenir député (Jean-Baptiste Clément, Gérault-Richard) et le député pouvait à la fois légiférer le jour et être chansonnier la nuit (Maurice Boukay). Et notre Marcel, lui, naviguait dans toute cette faune artistique toujours chantant, composant de superbes mélodies sur les meilleurs vers de ses amis poètes, sans jamais être le dernier pour faire un coup avec ses potes et boire un verre avec eux.

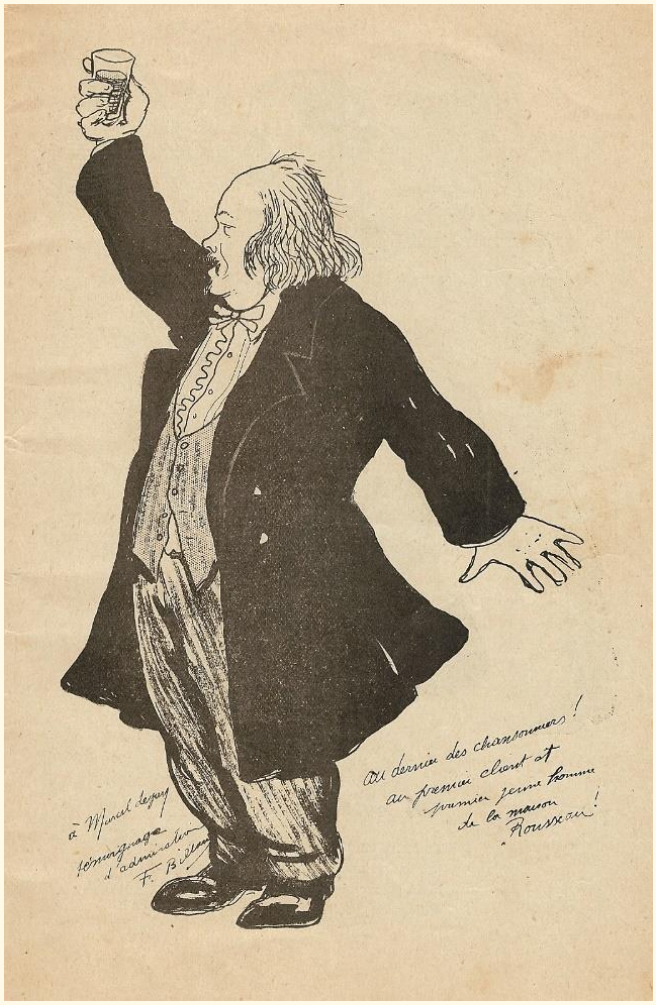

Figure 1 : Marcel Legay par Fernand Billard. Dédicaces : « A Marcel Legay témoignage d'admiration, F. Billard. » et « Au dernier des chansonniers ! Au premier client et premier jeune homme de la maison, Rousseau ! ».

En cette belle fin de matinée du mois de mai 1912, Marcel Legay et son ami le chansonnier Yon Lug déambulent dans les rues de Montmartre. Ils ont bien envie de boire un coup mais ils sont sans le sou. Je ne sais pas comment il s'y prend le tonton Marcel, mais il est sans arrêt en manque d'argent ! La galère, il l'a connue à ses débuts, à la fin des années 1870, quand il chantait dans la rue avec son pote Gérault-Richard à l'harmonium… Il vendait aux midinettes et ouvriers qui les écoutaient quatre ou cinq petits-formats de *L'Heure du rendez-vous* ou du *Moulin de la Galette* et il pouvait aller s'en jeter un à *La Grande Pinte* du père Laplace. Avec un peu de chance le Père Laplace lui laisserait pousser une ou deux goualantes en soirée et ça lui permettrait de payer une partie du loyer de son bouge de la rue Bervic. Mais maintenant c'est différent ! Le nom de Marcel Legay est bien connu des amateurs de belles chansons, ses concerts sont courus, ses petits-formats se vendent plutôt bien chez les marchands de musique. Avec son épouse Berthe, ils ne vivent pas trop mal dans leur petit appartement du 10 de la rue Mansart. N'empêche ! Le tonton Marcel est un véritable panier percé. Berthe ne sait pas comment il se débrouille, mais il est toujours sans le sou.

Mais ce jour-là, avec Yon Lug, ils ont une idée. Leur ami commun, le cabaretier Eugène Rousseau qui tient *La Brasserie du Lion*, rue de Douai, au pied de la Butte, est un amateur de chansons, un gribouilleur de

poésies ! « Et si on lui écrivait une chanson pour qu'il nous paie un verre ? ». Sitôt dit, sitôt fait, sur un banc de la place des Abbesses.

La supplique de tonton Marcel

16 mai 1912, Montmartre.

Mon cher « Homme de feu »[1] Rousseau,

« *De profundis clamavi ad te Domine. Domine exaudi vocem meam*. »[2] Ce qui veut dire : « Du fond de la sombre Purée je clame vers toi, écoute un peu ce que je gazouille. »

… Je voudrais boire et je n'ai pas un maravédis[3]...

… Et je voudrais boire avec Yon Lug !

Est-ce possible, ô mon frère ? Si oui, tiens voilà z'une chanson.

M. L.

La Chanson de Rousseau

I
Cher Printemps, sans reproche,
Fais chanter les coucous
Si nous avons en poche
Des argents, bien des sous.
Ah !
Quand le printemps approche
Que chantent les coucous.

II
Quand je sens que tout aime,
C'est la nature en rut :
On se rit du Carême
Et de son long Salut.
Ah !
Quand tout dit que tout aime,
La nature est en rut.

III
Imitant le bon moine,
Le libertin Rousseau,
Va z'avec sa témoine[4]
Flirter sous le boisseau.
Ah !
Il est plus chaud qu'un moine
Notre tribun Rousseau.

IV
Nous irons, belles filles,
Dans les genêts tremblants,
Sous vos claires mantilles
Prendre vos tétons blancs.
Ah !
Nous irons blondes filles
Prendre vos tétons blancs.

Marcel Legay.

[1] Eugène Rousseau est un ancien pompier de la Ville de Paris.

[2] Il s'agit là d'un extrait du *Psaume 129*, *Le Cantique des montées* : « Des profondeurs je crie vers toi Seigneur. Ô Seigneur, écoute ma voix. », ici « librement traduit » par le tonton Marcel.

[3] Maravédis : Petite monnaie de billon (alliage d'argent et de cuivre) espagnole. Le *maravédis* tire son nom des *Almoravides* qui dominèrent dans la Péninsule, au XIIe siècle. En usage jusqu'à la fin du XVIIIe siècle, il resta une monnaie de compte jusqu'en 1848 [*Larousse du XXe siècle*, 1931].

[4] On ne trouve pas de trace du mot *témoine* dans les dictionnaires courants. Selon le site helvétique de la Délégation à la langue française (DLF) : « Les suffixes des termes de genre grammatical unique (individu, témoin, idéal, etc.) n'empêcheraient nullement la possibilité d'ajouter un e final féminin, une individue, une témoine (voire une témoigne), qui confèreraient ainsi une forme féminine au mot. Bien que ces variations soient attestées – pour s'en convaincre, il suffit de taper ces variantes de forme sur n'importe quel moteur de recherche – les dictionnaires n'en tiennent pas compte. »

La réponse du cabaretier

L'histoire ne dit pas si nos amis sont allés porter tout de suite cette chanson à Rousseau et si finalement ils ont pu boire un coup dans la foulée. Mais on peut penser que oui, au vu du statut de Marcel Legay qualifié par le cabaretier de « premier client de la maison ». Nul doute que tonton Marcel qui habitait à deux rues de la *Brasserie du Lion* devait y avoir son ardoise ! Mais l'histoire nous dit par contre que notre tavernier a jugé bon d'y répondre « officiellement », et ce, dès le lendemain.

D'abord par un billet :

A Marcel Legay
Ta lettre vaut mieux qu'un sonnet,
Mieux qu'une ode, une chanson nette,
Mais pourquoi tirer la sonnette
Puisqu'on boit chez moi sans sonner ?

Puis, lui aussi par une lettre accompagnée d'une chanson :

Montmartre, le 17 mai 1912.

Mon cher Marcel,

J'ai chanté le *sonnet* que tu m'avais promis... Je l'ai chanté avant la lettre... Or, au lieu d'un sonnet, tu m'envoies une chanson. Tant pis ! je ne retaille pas ma plume.

E. R.

On entre chez moi sans sonner

A mon ami Marcel Legay,
Chansonnier Montmartrois.

Amoureuse de ton sonnet,
MARCEL, si j'étais jolie femme,
« On entre chez moi sans sonner ! »
Te dirais-je pleine de flamme.

Mais, hélas ! un cabaretier
Ne peut t'offrir rien autre chose
Qu'une chope, un demi-setier,
Une liqueur bleue, verte ou rose...

Adoncques, pour rendre ton nez
Semblable à celui de Gringoire,
Entre donc chez moi sans sonner !
LEGAY, lorsque tu voudras boire.

Envoi
Un soir tu me rendras raison,
Le verre en main, là, face à face,
D'un fût de **BIERE DU LION**
Nous effacerons tôt la trace,
Un soir tu me rendras raison.

Eugène Rousseau,
Cabaretier Montmartrois.

Les personnages de l'histoire

Eugène Rousseau, Cabaretier Montmartrois, poète

En 1912, Eugène Rousseau est patron de la *Brasserie du Lion*, qui se tient au 25 de la rue de Douai, dans le 9e arrondissement de Paris, à mi-chemin entre la rue Mansart où habite Marcel Legay et le boulevard de Clichy qui marque le pied de la Butte Montmartre. Ancien Pompier de la Ville de Paris, le *bon Tavernier Rousseau* est connu dans tout Montmartre et alentours pour « la maestria incomparable avec laquelle il pompe *La Bière du Lion* ».

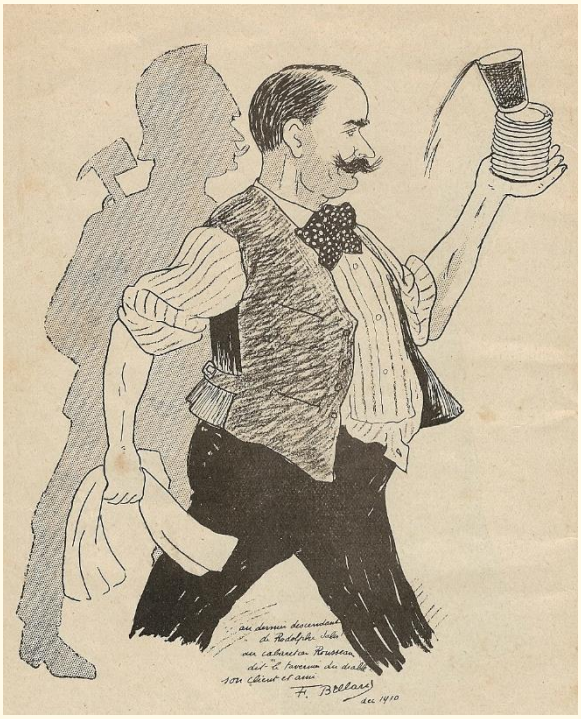

Figure 2 : Eugène Rousseau caricaturé par Fernand Billard. L'ombre non fidèle du personnage rappelle son précédent métier de pompier. Dédicace : « Au dernier descendant de Rodolphe Salis ! au cabaretier Rousseau dit « Le tavernier du diable, son client et ami, F. Billard. »

L'affichette publicitaire de la *Maison Rousseau* précise : « Il sert en outre à ses clients, fins gourmets, les Premières Marques du Monde : La Mandarinette, La Prunelle et L'Oxygénée Cusenier, L'Anisette, Le Cherry-Brandy et Le Curaçao Marie-Brizard, La Bénédictine (Grande Liqueur Française), Le Rhum St-James, Le Saint-Raphaël-Quinquina et Le Champagne de Lizeuil ». Autant de noms de marques qui fleurent bon le bistrot d'autrefois, sauf peut-être l'étrange *Oxygénée Cusenier* qui ne survécut pas à la loi de 1915 sur l'absinthe.[5]

La *Maison Rousseau* se pique d'être « Le rendez-vous Sélect, Elégant et Joyeux des Artistes et Chansonniers des Théâtres, Concerts et Cabarets de Montmartre ».

Figure 3 : Encart publicitaire Cusenier.

Figure 4 : Encart publicitaire Marie-Brizard.

[5] Selon le site de Bruno de Serbian (cf. note 10) : « C'est le 16 mars 1915 que le parlement français, sous la houlette de Raymond Poincaré, a voté une loi « relative à l'interdiction de la fabrication, de la vente en gros et au détail, ainsi que la circulation de l'absinthe et des liqueurs similaires ». Cet alcool fort était alors considéré comme toxique, alors que toutes les classes de la société, délaissant peu à peu le vin et les autres alcools, avaient succombé à la *Fée verte* ».

Fernand Billard : Comédien-Caricaturiste

Difficile de trouver des informations sur ce *comédien-caricaturiste* comme il se définit lui-même. Côté caricature, hormis celles de Marcel Legay et Eugène Rousseau, reproduites ici, je n'ai rien trouvé d'autre. Côté comédie, l'acteur n'a pas non plus laissé une grande trace dans l'histoire du théâtre et du cinéma. Pourtant, l'année 1912 semble être pour lui l'une des plus actives. En mars, Fernand Billard était à l'affiche du banquet des « Etudes rabelaisiennes » dans une pièce en un acte d'Anatole France, *La comédie de celui qui épousa une femme muette,* d'après une idée de Rabelais « inventée au temps qu'il faisait ses études de médecine à Montpellier ».[6] Mais cette même année on le trouve également à l'affiche de deux courts-métrages de René Le Somptier : *Le Raid aérien* et *Les masques*. Près de dix années plus tard, en 1921, il aura un rôle secondaire dans la sulfureuse pièce *Les détraquées*, de Pierre Palau et « Docteur Olaf » au *Théâtre des Deux Masques* (concurrent du *Théâtre du Grand Guignol* dans le domaine de l'épouvante, de l'horreur et … du mauvais goût). Enfin, en 1926, il retrouve son réalisateur fétiche René Le Somptier pour un rôle-titre dans son court-métrage *Le p'tit parigot*.

Mais je trouve aussi sur le site de la BNF un Fernand Billard – mitrailleur, ex-élève pilote – qui dessinait une petite BD, *L'histoire d'un as*, dans la revue *La guerre aérienne illustrée* en 1918. Mais également un Fernand Billard auteur d'une aquarelle dédicacée : « A Monsieur Descaves, en souvenir des répétitions de *L'As de cœur*, 1920 », (« on reconnaît Lucien Descaves au milieu des comédiens », précise le libellé de la rubrique « Portraits du théâtre – 1914-1945 » de la BNF). Le Fernand Billard, dessinateur et amateur d'aviation, et le Fernand Billard, peintre de répétitions théâtrales, sont-ils la même personne que notre Fernand Billard, caricaturiste-comédien ? Si vous en savez plus, faites le moi savoir s'il vous plaît.

Yon Lug : chansonnier

Aux dires de mon oncle Guy Berthet (lui-même neveu de Marcel Legay), Yon Lug – faux chinois mais vrai chansonnier – était l'un des meilleurs amis de Marcel Legay. A partir du moment où il arrive, vers 1895, au cabaret des *Quat'z'Arts* de François Trombert, on les retrouvera très souvent ensemble, lui et Marcel, à l'affiche de nombreux cabarets. Yon Lug a beau avoir 13 ans de moins que Legay, il adore le vieux chansonnier et on les verra déambuler dans le rues de Montmartre et du Quartier Latin et fréquenter les mêmes cafés. Yon Lug a même été reçu plusieurs fois dans la maison du beau-frère de Marcel Legay, Ernest Berthet, mon grand-père. J'imagine bien que son passage dans cette maison plutôt bourgeoise ne devait pas passer complétement inaperçu…

Guy Berthet écrit à son propos [7]: « Je me souviens parfaitement du brave Yon Lug parce qu'il campait, lui, avec sa longue barbe, ses longs cheveux, son dos voûté, une silhouette vraiment particulière, et parce qu'il venait souvent à Houilles, avec mon oncle, pour y faire d'interminables parties de « billard japonais »

[6] Le Figaro 58e année, n°77, 17 mars 1912 [Gallica].
[7] Guy Berthet, *Le Chansonnier Marcel Legay… mon oncle*, Revue « Flammes Vives », N° 43, 1e avril 1955 [Fonds Marcel Legay].

dans les guinguettes d'un petit café, à l'orée du défunt bois de Champion dont il ne reste plus grand chose aujourd'hui ».

Dans son livre de souvenirs le chansonnier Théodore Botrel, écrit[8] : « Lyonnais, ainsi que son nom nous le dit par deux fois, en français et en latin, Yon Lug était malicieux comme Gnafron, mais bohème aussi, à croire que tous les héros de Murger s'étaient condensés en lui. Legay chantait alors, et avec grand succès, sa chanson des *Moutons*. "Viens ! disait-il au berger, viens je te donnerai la Fortune !" – "Non, répondait l'autre ; j'aime mieux garder mes moutons !" – "Viens, continuait le tentateur, et je te donnerai l'Amour... la Gloire !" Et la réponse était toujours la même : "J'aime mieux garder mes moutons !" Là-dessus Yon Lug arrivait et contait, sur le même air, l'odyssée lamentable d'un pauvre bougre eczémateux, dont le sempiternel refrain était – et il fallait l'entendre gémir par le bon Gnafron : "J'aime mieux gratter mes boutons !"

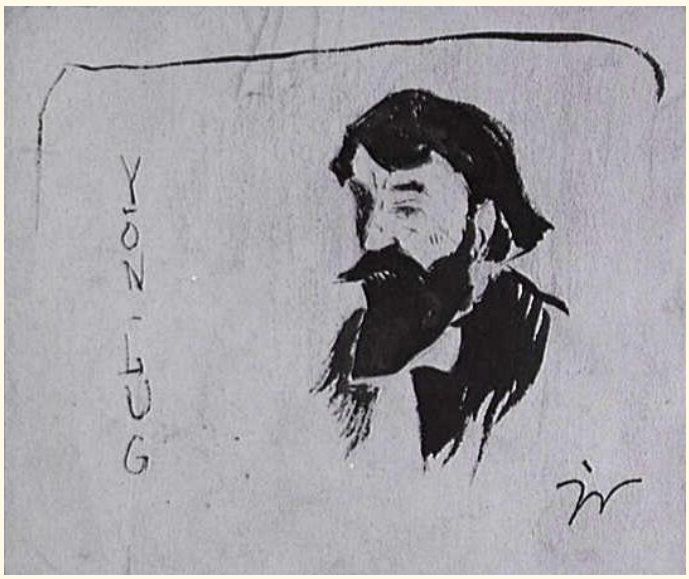

Figure 5 : Jacques Villon : « Portrait du barbu Yon Lug », Centre national d'art et de culture Georges-Pompidou.

Il a également parodié la Chanson « Tu t'en iras des pieds devant » de Boukay/Legay, chanson qu'il chantait d'ailleurs souvent juste après que Marcel ait chanté la version originale !

Enfin, voici ce qu'écrit le chanteur Hervé David sur son site[9] au sujet de Yon Lug :

« Constant Jacquet dit Yon Lug est un chansonnier français né à Oullins dans le Rhône en 1864 et mort à Paris en 1921. Il abandonne ses études à seize ans pour entrer à la Compagnie du gaz, à Lyon, emploi qu'il quitte rapidement pour devenir commis d'architecte. À ce moment, il débute à Lyon comme chansonnier dans une goguette, *l'Alliance lyrique*, puis chante aux *Baculots* et au *Caveau lyonnais*. Trombert, directeur des *Quat'z'Arts*, étant venu en tournée à Lyon, l'engage pour son cabaret, où sa notoriété fut établie d'un seul coup par la *Ballade des agents*. Il partit ensuite pour une longue tournée qui, de l'Algérie, le Moyen-Orient, l'amena jusqu'en Chine. À son retour, il se partagea entre les *Quat-z-Arts* et les *Noctambules*. Cigale imprévoyante, il fut recueilli à la fin de sa vie à l'hospice de Brévannes. Lors de ses jours de sortie, il revenait se

Figure 6 : Photo de Yon Lug [Fonds Marcel Legay].

[8] Théodore Botrel Les souvenir d'un barde errant, Librairie Bloud & Gay, Paris, 1926.
[9] http://www.hervedavid.fr.

faire entendre au cabaret de *La Vache Enragée* et aux *Noctambules*, où Martial Boyer lui avait conservé une petite place.

Il avait adopté le pseudonyme de Yon Lug en hommage à sa ville d'adoption Yon (Lyon, prononcé à la façon lyonnaise) et Lug (première syllabe du latin Lugdunum : Lyon). A part *La Ballade des agents*, Yon Lug a écrit des chansons qui eurent du succès : *Idioties*, *les Lanternes*, *les Tonneaux*. La musique de ces chansons, composée par lui-même, est généralement imitative et double l'effet de ce qu'il exprime en vers. »

Figure 7 : Yon Lug et Marcel Legay à Houilles

Au-delà des parodies des chansons du tonton Marcel, Yon Lug et son ami Marcel Legay commettront ensemble 8 chansons, certaines avec des titres clairement évocateurs de l'esprit de dérision de notre faux chinois : *Avé ! Pavé ! [ou Pavé Maria !] – Hymne fantaisiste, Chanson de Couleurs, Le Député Maraboum, Lueurs, La Marche des Chansonniers, Le Marguilliers de la cloche de bois – Chanson en 4 étages, Pour les animaux soyons bons, Prière d'amour et Volupté*.

La Brasserie du Lion et les Mystères de la Main

J'ai cherché sur la toile la trace de ces apéritifs et digestifs cités dans l'affichette publicitaire de la *Brasserie du Lion*. Le meilleur site en la matière est sans conteste celui de Bruno de Serbriant, expert dans le domaine des vieilles bouteilles des bistrots de la première moitié du XXe.[10] Avec sa permission, et je l'en remercie, je reproduis ici page 10, quelques-unes des centaines de bouteilles qui sont photographiées sur son site.

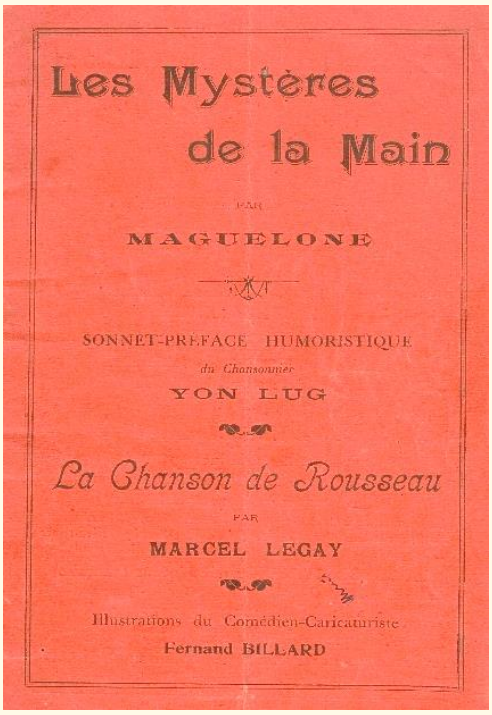

Figure 8 : Les Mystères de la Main, couverture.

Les autres illustrations sont extraites de l'étrange recueil[11] qui m'a servi, avec d'autres éléments du fonds Marcel Legay, à reconstituer cette savoureuse histoire de la *Chanson de Rousseau*. Cet opuscule est clairement un ouvrage de chiromancie sur le « décryptage des mystères des lignes de la main » écrit par une certaine Madame de Maguelone, « la gracieuse bohémienne que tout Paris connaît ». Pourquoi cet ouvrage de 44 pages commence-il par 5 pleines pages consacrées à un sonnet-préface de Yon Lug, deux caricatures Marcel Legay et Eugène Rousseau par Fernand Billard et les échanges de billets entre Legay et Rousseau insérés là sans commentaires aucun ? Mystère. Notre diseuse de bonne aventure était-elle liée, de près ou de loin, à l'un de nos artistes ?

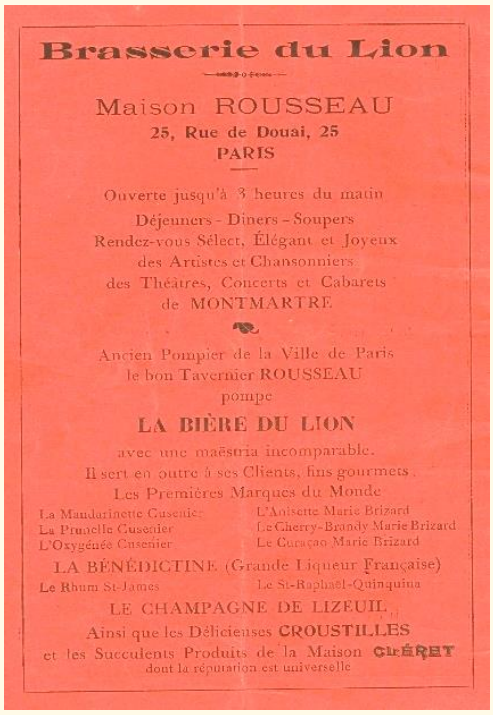

Figure 9 : Les Mystères de la Main, deuxième de couverture.

Pour finir mon histoire il faut donc bien en parler aussi de ce sonnet-préface de Yon Lug. Va-t-il faire l'éloge de la chiromancie ? Va-t-il nous présenter Madame de Maguelone et nous vanter ses « succès retentissants remportés au *Vieux Paris*, au *Palais de l'Enfance*, à *La Bodinière*, à *l'Hippodrome Bostok* et au *Palais de la Femme* ? » [12] Que nenni ! Le Sonnet-Préface de Yon Lug est un hymne dédié exclusivement au cabaretier Eugène Rousseau, auquel celui-ci répond d'ailleurs dans la foulée par une inévitable poésie de son cru (aux deux sens du terme ?) …

[10] http://www.vieux-alcools-bistrot.fr.
[11] *Les Mystères de la Main*, Mme de Maguelone, Collection Arnal, Imprimerie spéciale, 15, impasse de la Défense, Paris, 1912, illustré par Fernand Billard, avec un sonnet-préface de Yon Lug et *La Chanson de Rousseau* de Marcel Legay.
[12] Rapporté par un certain Mérovée en page 7 de l'ouvrage précité note 7.

Sonnet-Préface Humoristique

A Rousseau

Jean-Jacques, ces deux noms ne sont pas tes prénoms,
Rousseau, *homme de feu*, philosophe quand même,
Philosophe effaré qui de la bière sème.
(Sème est une façon de parler sans façon).

En ta chope d'amour nous suçons, nous suçons,
La **BIERE DU LION**, (c'est la bière qu'on aime).
On aime bien la *bière*, hors le moment suprême,
Mais notre doux *cercueil*,[13] chez toi nous le buvons.

Vends tes bocks dignement. Ta bière bien aimée,
Nous fait plaisir au ventre et pas qu'un petit peu.
On pisse fièrement, faisant de la fumée.

Rousseau tu peux chanter, ma chanson est rimée,
Nous irons tous chez toi, célèbre *homme de feu*,
Ardents, gueulant, riant, notre gorge enflammée.

Yon Lug.

Et la réponse de Rousseau à Yon Lug :

Viens Poupoule

*A **Yon Lug**, le célèbre auteur de* La Ballade des Agents

I

En m'apportant minuit sonné
Ta burlesque chanson-sonnet,
Tu n'avais plus besoin de boire.

S'il l'avait lu, l'ami Billard[14],
En conducteur de corbillard,
Il t'aurait croqué, j'aime à croire.
– YON LUG, j'en ai la larme à l'œil ! –
A la main tenant un *cercueil*.

II

Mais ce cercueil, tout ambroisie,
O Gambrinus[15] ! ô poésie !
Tu l'aurais vidé d'un seul trait.

Obéis donc à ta nature :
Si tu veux offrir en pâture,
A ce qui te sert de portrait,
Des **CHOPES DU LION** en foule,
Viens chez Rousseau : « Viens donc poupoule ! »

Eugène Rousseau,
Cabaretier Montmartrois.

[13] Le *cercueil*, qui désigne plutôt de nos jours un infâme mélange de fonds de bouteilles de toutes sortes, était à cette époque un non moins infâme mélange de pastis, de rhum et de bière. Mais, … *La Bière du Lion* bien sûr !
[14] Fernand Billard, le quatrième homme de notre quatuor d'amis Legay/Yon Lug/Rousseau/Billard.
[15] Selon une légende probablement originaire du Brabant le roi Gambrinus qui aurait vécu au temps de Charlemagne aurait inventé l'art de brasser la bière [d'après le *Larousse du XXe siècle*, 1931].

Figure 10 : Les divers alcools de la Brasserie du Lion[16]

[16] Photos issues du site http://www.vieux-alcools-bistrot.fr